

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 22

Artikel: Entente
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La jeunesse d'un grand Vaudois.

(Suite et fin.)

Louis Agassiz passa la plus grande partie de l'année 1831 à la cure de Concise. Afin de ne pas gêner ses parents, il installa dans le voisinage le peintre Dinkel qu'il avait amené de Munich et qui dessinait les planches de ses ouvrages sur les poissons. Sans se décider à faire de la médecine, son unique carrière et gagne-pain, Agassiz s'occupait à soigner les malades du village et des environs. Il partit pour Paris en septembre 1831. Cuvier et Humboldt l'accueillirent comme leur égal. Mais le pauvre Agassiz, saigné à blanc par les frais de ses publications, tirait terriblement le diable par la queue, dans la grand'ville. Par une lettre adressée au frère d'Agassiz, sa mère apprend dans quel état de gêne il se trouvait. Elle lui écrit aussitôt :

Concise, mars 1832.

... Autant la lettre que tu as adressée à ton oncle nous avait comblé de joie, autant celle que ton frère vient de nous communiquer nous plonge dans une tristesse amère. Il paraît, mon cher enfant, que tu te trouves dans un état de gêne pénible. Je le comprends pour l'avoir souvent éprouvé; je l'ai prévu pour toi depuis nombre d'années, et c'est là le nuage qui m'a toujours obscurci ton avenir. Je viens, mon bon Louis, causer avec toi de cet avenir, qui m'a si souvent inquiété. Tu connais assez le cœur de ta mère pour comprendre sa pensée, alors même que ses expressions ne paraîtraient pas te convenir. Avec l'infinité de connaissances que tu as acquises par un travail assidu, te voilà à vingt-cinq ans vivant d'espérances brillantes, en relation avec de hauts personnages et connu pour avoir des talents distingués. Dans tout cela, je verrais quelque chose de très beau, si tu avais cinquante mille francs de rente, mais dans ta position, il te faut absolument un travail qui te fasse vivre et qui te délivre du poids insupportable de dépendre des autres.

Et la tendre mère conseille à Louis Agassiz de quitter ce Paris où la vie est si chère, de se fixer à Genève, à Lausanne ou à Neuchâtel, d'offrir à cette dernière ville « tous les objets » qu'il a « dans l'esprit de vin », pour combler les lacunes des collections publiques; enfin...

Enfin, mon dernier sujet est Dinkel. Tu as eu bien du bonheur de rencontrer un brave garçon comme lui; mais enfin, l'occasionne annuellement une dépense si grande, qu'il faut trouver un moyen de t'en débarrasser; c'est ici où je te vois faire de grands yeux. Mais quand il est question de réformes, il faut les faire en plein et savoir couper l'arbre par la racine. C'est un grand mal de dépenser beaucoup plus qu'on ne peut gagner...

Bien qu'il se préparât, la mort dans l'âme, à se séparer de son bon dessinateur, Agassiz ne fut pourtant pas contraint de faire ce sacrifice. Un secours inattendu de Humboldt le tira à point nommé de ses embarras financiers et de ses perplexités : Humboldt se chargeait de publier à ses frais les ouvrages d'Agassiz sur les poissons d'eau douce et sur les poissons fossiles. Grâce encore à l'interven-

tion de son illustre ami, Agassiz fut nommé, en cette même année 1832, professeur de zoologie à l'Académie de Neuchâtel. Il épousa, en 1833, Mlle Cécile Braun, sœur de son ami le botaniste Braun. Quoiqu'il ne fût alors âgé que de vingt-six ans, l'intérêt de l'Europe savante se portait déjà sur lui et sur ses travaux. Des offres de coopération lui parvenaient de la part de naturalistes d'Amérique.

De cette époque datent aussi les premières études d'Agassiz, avec Charpentier, Desor et Guyot, Escher de la Linth, Karl Vogt, sur la fameuse théorie des glaciers.

Comme dans toutes ses recherches, Agassiz ne reculait devant aucun danger lorsqu'il y allait de l'intérêt de la science, si bien qu'un guide de montagne lui dit un jour en se touchant du doigt le front : « Vous autres, savants, n'avez-vous pas parfois là-dedans quelque chose qui marche mal ? »

Se trouvant avec Escher sur le glacier de l'Aar, Agassiz se fit descendre dans un de ces puits où s'engouffrent les ruisseaux qui serpentent à la surface de la glace. L'expérience faillit lui être fatale. Voici comme il la conte :

Nous trouvâmes à quelque distance de notre cabane un de ces puits qui nous parut approprié à notre but; il avait huit pieds d'ouverture et paraissait descendre jusqu'à une très grande profondeur. Je résolus de tenter l'aventure. Pour cela, il fallait commencer par détourner le ruisseau en lui creusant un autre lit. Quand le nouveau lit fut achevé, je fis dresser au-dessus du puits le trépied qui avait servi au forage. Les guides fixèrent au bout de la corde une planche qui devait me servir de siège, puis ils m'attachèrent à cette même corde au moyen d'une courroie qu'ils me passèrent sous les bras, de manière à me laisser les mains libres. Pour me garantir contre l'eau qui n'avait pu être détournée complètement, ils me couvrirent les épaules d'une peau de chèvre et me mirent sur la tête un bonnet de peau de marmotte. Ainsi accoutré, je descendis muni d'un marteau et d'un bâton. Mon ami Escher devait diriger la descente; à cette fin, il se coucha sur le ventre, l'oreille penchée au bord du précipice, afin de mieux entendre mes ordres. Il fut convenu que si je ne demandais pas à remonter, on me laisserait descendre aussi longtemps que M. Escher entendrait ma voix...

Je rencontrai, à environ quatre-vingts pieds, une cloison de glace qui divisait le puits en deux compartiments; j'essayai d'entrer dans le plus large, mais je ne pus pénétrer à plus de cinq ou six pieds, parce que le couloir se divisait en plusieurs canaux étroits. Je me fis remonter et, manœuvrant de manière à faire dévier la corde de la ligne verticale, je m'engageai dans l'autre compartiment. Je m'étais aperçu en descendant qu'il y avait de l'eau au fond du trou; mais je la croyais à une bien plus grande profondeur, et je fus très surpris lorsque tout à coup je me sentis les pieds dans l'eau. J'ordonnai aussitôt qu'on me remontât; mais l'ordre fut mal compris, et au lieu de me remonter, on me laissait toujours descendre. J'étais à une profondeur de cent-vingt pieds. Je poussai alors un cri de détresse qui fut entendu, et l'on me retira avant que je fusse dans le cas

de nager. Il me semblait que de ma vie je n'avais rencontré une eau aussi froide.

J'aurais bien voulu pouvoir m'arrêter plus longtemps à examiner les détails de la structure de la glace et à jouir du spectacle unique qu'offrait le bleu du ciel, vu du fond de ce gouffre; mais le froid m'obligea à remonter au plus vite. Lorsque j'arrivai à la surface, mes amis m'avouèrent qu'ils avaient eu un moment de rude angoisse en m'entendant crier au fond du puits; ils avaient eu toutes les peines possibles à me retirer, bien qu'ils fussent au nombre de huit, j'avais moi-même peu réfléchi au danger de ma position, et il est certain que si je l'avais connu, je ne m'y serais pas exposé, car il eût suffi que le choc de la corde eût détaché l'un des gros glaçons collés contre les parois du gouffre pour que ma perte fût certaine.

Quelques mois après son arrivée à Neuchâtel, Agassiz reçut l'offre officielle d'une chaire de professeur à l'Académie de Lausanne, proposition rendue plus séduisante encore par les sollicitations affectueuses de parents et d'amis qui le pressaient de céder à des raisons de famille et de patriotisme pour venir se fixer dans son canton d'origine. Mais il avait jeté son dévolu sur Neuchâtel. Il y resta jusqu'au moment où il fut appelé à Boston (1846).

Nous ne parlerons pas d'Agassiz en Amérique pour ne pas sortir du cadre que nous nous sommes fixé. Il nous suffira de dire que la renommée du grand naturaliste vaudois ne fit que croître dans sa nouvelle patrie et qu'il mourut, en 1873, riche d'années et comblé d'honneurs. Jusqu'à la fin, il demeura simple dans ses goûts et ne songea qu'à répandre à pleines mains les résultats de ses travaux.

Dans ses voyages en Amérique, dit M^{me} Elisabeth Agassiz, il expliquait les phénomènes glaciaires qu'il avait sous les yeux au cocher qui le conduisait dans les montagnes, ou à quelque ouvrier cassant des cailloux sur la route, et cela avec autant de sérieux que s'il eût discuté quelque problème avec un confrère en théologie. Il aimait à s'entretenir avec le simple pêcheur et expliquait les secrets de la structure et de l'embryologie des poissons, jusqu'à ce que son interlocuteur, enthousiasmé à son tour, commençât à lui exposer les résultats de ses observations souvent informes et inconscientes.

Entente. — Le Clos-Vougeot, ce fameux vin, a une légende. Voici comment la conte un Bourguignon.

Le Clos-Vougeot appartenait jadis aux moines de Cîteaux, qui le divisaient en deux qualités.

Devant les étrangers, ils désignaient le meilleur par ces mots : « Vous m'entendez ».

Pour indiquer qu'il fallait apporter la qualité inférieure, ils disaient au domestique : « M'entendez-vous ? »

Un jour l'abbé reçoit un visiteur. Il fait apporter une bouteille du précieux crû. « M'entendez-vous ? » dit-il au domestique.

Le visiteur, qui connaît le secret, ajoute, regardant le serviteur :

— « Vous l'entendez ».

— « M'entendez vous ? » repart l'abbé.
 — « Vous l'entendez ? » insiste l'étranger.
 L'abbé comprend qu'il n'y a pas à lutter, et, avec résignation : « Vous l'entendez », dit-il.

Consolation. — Un condamné à mort fait une partie de cartes avec son geôlier.

Le prisonnier, obsédé, on le comprend, par l'idée du sort qui l'attend, demande :

— Dites donc, geôlier, est-ce que c'est aussi terrible que ça de mourir sur l'échafaud ?

— Peuh... peuh ! ... affaire d'habitude.

Faut être solide. — Un grand gaillard comparait en correctionnelle pour mendicité et infirmités simulées.

Le président : Comment pouvez-vous, jeune et vigoureux comme vous l'êtes, faire un métier pareil ?

Le mendiant : Eh ! si je n'étais pas jeune et vigoureux, M. le président, croyez-vous que je pourrais, par tous les temps, passer les journées au coin des rues, mal vêtu et dans une position éreintante pour paraître estropié ?

Dans le tram.

En mai. — Retour de marché. — Ligne de Prilly.

Dans les paniers partout, sur les plateformes, dans la voiture, sous les banquettes, entre les jambes et sur les genoux des dames ; une odeur étrange, inanalysable de denrées diverses, symphonie des légumes et des fromages à la fois, avec dans les notes hautes, l'oignon et le poireau. Quelques gerbes de fleurs odorantes y mêlent leur douce senteur.

Ces dames ont de l'animation ; l'excitation du marchandage et des marchés, au milieu des corbeilles, leur ont donné une facilité d'élocution extraordinaire. Elles parlent, sans arrêt, ne s'interrompant que pour adresser à quelque gosse, — il y en a quatre ou cinq dans la voiture, — une remarque plus ou moins sentencieuse.

Les caquets vont grand train. Ces dames commentent la mercuriale du jour, le prix des pommes de terre et des asperges ; le beurre est cher et le fromage aussi.

Première dame. Eh bien ! voyez-vous, moi je prends le mien sur la Riponne, chez Käsemann. Je le paie *nonante*, c'est du mi-gras et bien profitable...

Deuxième dame. N'a-t-il pas un magasin en l'Ale ?

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

8

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE VI

UN ENLÈVEMENT

GÉRARD PART POUR ESTAVAYER

IL ne prévoit pas précisément ce qu'il peut avoir à craindre, mais il s'agit du premier intérêt de sa vie, de son honneur...

Malgré le pouvoir que le perfide Vaudois a sur lui-même, il ne peut dissimuler le trouble que cette attente lui fait éprouver, c'est en tremblant qu'il remet cet écrit entre les mains du baron.

« Lisez !... ce billet... est daté du château de Grandson... c'est la dame de Monfaucon qui l'écrit

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Première dame. Si fait, mais je me trouve mieux servie à son banc.

Troisième dame. C'est souvent comme ça. Ainsi, moi, pour le lard...

Le conducteur (criant). Chauderon !

Arrêt, mouvement, passage de paniers, descente, brouhaha ; ding et ding ; départ.

Les commentaires sur le lard se sont perdus dans le bruit du va-et-vient. Maintenant, ces dames parlent primeurs.

Deuxième dame. J'ai trouvé des asperges à soixante la botte. C'est du Midi.

Première dame. Elles sont belles, mais ça ne vaut pas le légume du pays.

Troisième dame. Eh bien, je ne sais pas que vous dire. Ma belle-mère en cultive à Lutry, qui ne viennent guère...

Un gosse. Mamà... mamà.

Deuxième dame. Ce n'est pas pour dénigrer nos légumes, mais ceux du Midi ont bien des qualités...

Le même gosse. Mamà... mamà.

La maman. Veux-tu te taire, sans ça, gare !

Le gosse. C'est Julie qui...

La maman. Tais-toi...

Le gosse. Hi... hi... hi...

Pendant cet intermède, la conversation de ces dames a dévié. On parle chiffons, rubans, bazars, etc. L'industrie du pays n'y gagne pas.

Deuxième dame. Vous direz tout ce que vous voudrez, mais Panard est trop cher... J'ai payé, chez Petit-Grif, douze francs une blouse... Eh bien, la même, oui, madame, la même, chez Panard, vaut quinze... et pas plus belle, madame, pas plus belle...

Première dame. Je ne vous dis pas ; mais, comme dit mon mari, il faut faire gagner les gens du pays. Ce n'est que justice...

Cette conclusion patriotique gêne un peu la cliente de Petit-Grif. Assurément, en son for intérieur, elle partage l'opinion de ce mari protectionniste, mais son âme de ménagère a moins de scrupule ; elle pense que de douze à quinze il y a trois ; et que trois francs, ma foi, c'est bon à garder.

Le conducteur. Saint-Paul !

Troisième dame (se levant et prenant son panier sous le banc). Voilà ! Au revoir, mesdames, pardon... Merci... Oh ! je peux passer...

La maman. Allons, Jules, Paul... Vite... Pardon, madame... Fais donc attention, Paul, tu vas tomber... Voyons, Jules, passe devant...

Ding, ding... départ.

Le tram s'est peu à peu vidé. Le monsieur qui lit son journal dans un coin respire plus à

à son époux... il vous apprendra ce que je n'ose vous dire.

Gérard voit pâlir le baron, en parcourant le billet.

« J'ai cru, poursuit-il, que vous deviez être promptement instruit, et je suis parti sur l'heure. Aussi irrité que vous-même, je vous offre mon bras comme le perfide qui vous outrage... je ne dois plus à Grandson coupable, qu'un châtimement. »

Le baron, après avoir lu le fatal écrit, le serre soigneusement dans ses tablettes, sans proférer un seul mot. Mais il est aisé de calculer d'après l'amour paternel, l'orage auquel son âme est en proie. « Monsieur, ajoute le sire d'Estavayer, à Dieu ne plaise que la coulpe de la déloyauté puisse jallir sur l'innocence... Dites que vous acceptez mes services ; et cette main pourra vous venger. »

— Jeune homme, répond le père offensé, après quelques instants de silence, ce n'est ni du bruit, ni du sang, qu'il me faut. L'un et l'autre retomberoient sur ma fille ; et votre estime suffiroit peut-être pour la venger. Seul instruit des nœuds qui la lient au perfide Othon, si votre foi n'est point engagée, si l'affront qu'elle a reçu ne lui fait rien perdre à vos yeux... ?

Gérard ne donne pas au baron le tems d'achever sa phrase, il est à ses genoux, dans ses bras ; et des transports indicibles lui certifient le prix qu'il met à cette offre inespérée. Auroit-il pu se flatter d'un si prompt succès ? Tous deux passent à l'instant chez Catherine, mais le courroux du baron ne lui

l'aise ; l'arôme des oignons, des fromages, des fleurs, etc., s'aménueuse peu à peu, les paniers sont moins nombreux, les conversations moins nourries. C'est dommage ; ces dames étaient vraiment intéressantes.

LE PÈRE GRISE.

L'habile magicienne. — *L'enfant* : Maman, le magicien que papa et moi avons été voir hier soir a changé un franc en une fleur ; n'est-ce pas, papa ?

Le père : Oui, mon garçon, mais je sais quel qu'un, moi, qui est plus habile encore que cela et qui a transformé ce matin une pièce de 20 fr. en un...

L'enfant : Mais qui donc, et en quoi ?

Le père : Ta maman, en un chapeau...

Le bandeau de la justice. — L'avocat venait de terminer son plaidoyer ; il avait été pathétique. Il s'agissait du vol d'un paletot. Le défenseur avait démontré avec évidence l'innocence de son client.

Acquittement sur toute la ligne.

A la sortie de l'audience, le prévenu, remis en liberté, s'approche de son sauveur et lui dit, candide :

— Maintenant que c'est fini, je peux le porter, le paletot, n'est-ce pas ?

Tant pis, tant pis ! — Mon pauvre ami, excusez-moi, je ne savais rien. Et depuis quand êtes-vous donc veuf ?

— Depuis la mort de ma chère femme.

Pourquoi on s'appelle ainsi.

Vous vous appelez Alice, Julia, ou Bertha, etc. ; vous vous appelez Auguste, Jules ou Paul, etc. Savez-vous pourquoi ? Parce que le jour de votre baptême, vos parents, pour des raisons sur lesquelles ils ne vous ont pas même consulté — et pour cause, — vous ont donné ce nom-là. Et vous voilà enchaîné à ce nom pour toute votre vie. C'est celui par lequel on vous distinguera des autres femmes ou des autres hommes ; celui par lequel vous désignerez ceux qui vous aiment et ceux qui vous haïssent ; c'est le mot qui, au cours de votre vie, qu'il vous plaise ou non, résonnera le plus souvent à votre oreille. Il sera, par vous, un nom de gloire ou un nom d'ignominie.

Instinctivement, votre oreille tressaillera à l'ouïe de ce petit mot — il est, en général, plu-

permettant pas de recourir à l'art, pour amener la proposition qu'il a à lui faire, elle est rejetée avec une indignation qui tient du ressentiment. On voit que Catherine croiroit compromettre son amant, en s'abaissant à le justifier d'un forfait ; et son oeil sévère semble reprocher au baron d'avoir pu douter un instant de lui.

Mais si Catherine repousse l'idée d'un forfait, imputé à ce qu'elle aime, l'enlèvement de Clémence est à ses yeux bien plus vraisemblable ; et la lecture du billet ne lui permet plus d'en douter. Aussi crédule sur ce point, qu'incrédule sur tout le reste, le désespoir, la honte, l'obéissance, peut-être même le dépit, arrachent une sorte de consentement à l'infortunée ; et l'amante offensée de Grandson devient l'épouse d'Estavayer.

CHAPITRE VII

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS

Si les succès de l'astuce pouvoient jamais conduire au bonheur ; si la possession d'une femme dont on sait le cœur au pouvoir d'un autre, avoit de quoi satisfaire l'amour ; ou, si Catherine ne dédaignoit pas de feindre, Gérard pourroit s'applaudir de son triomphe. Mais la dame d'Estavayer croiroit se manquer à elle-même, elle croiroit outrager son époux si elle affectoit à ses yeux l'oubli d'une impression dont il a connu toute la force,